

ILS M'ONT VOLÉ MON ENFANCE

AUTOBIOGRAPHIE DE FREDDY SIEGFRIED GLATT

SOUVENIRS D'UN ENFANT JUIF DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Parmi les justes au Château de Schaltin

Nous ignorions que la guerre avait connu son premier grand tournant en février 1943 lorsque je fuyais encore les nazis dans les rues de Bruxelles. À des milliers de kilomètres de moi, au cœur de l'Union soviétique européenne, Allemands et Soviétiques avaient passé pas moins de huit mois à combattre à Stalingrad, l'actuelle Volgograd - une grande ville industrielle qui barrait la route du Caucase à l'avancée des armées d'Hitler.

Cependant, comme toujours, celui qui décida du sort des belligérants fut le fameux général Hiver. Ainsi, après la déroute allemande à Stalingrad, les forces soviétiques prirent l'initiative et profitèrent de leur avantage pour regagner du terrain et repousser les Allemands vers le centre de l'Europe. De même, en Afrique du Nord, les forces britanniques balayèrent les soldats de l'*Afrikakorps* – le corps expéditionnaire allemand du célèbre général Erwin Rommel – qui finirent par se rendre en mai de la même année. Nous ne pouvions pas non plus imaginer qu'une invasion alliée par l'Ouest se dessinait. Les Allemands avaient confiance dans leur *Mur de l'Atlantique* pour se protéger d'un débarquement américain et anglais. Et nous, en Belgique, nous devions continuer à survivre avec de moins en moins de ressources, de moins en moins de nourriture et de plus en plus de brutalité et d'actes répressifs de la part des nazis.

Nous voyions passer autant d'avions allemands qu'alliés. Nous avions déjà été attaqués par les nazis au début de la guerre en mai 1940. Maintenant, nous étions bombardés par les Anglais et les Américains qui, allant combattre sur le territoire allemand, essayaient les tirs des avions de chasse ennemis ou de l'artillerie antiaérienne positionnée en Belgique. Quand un bombardier allié était touché, il était obligé de larguer tout son chargement de bombes au-dessus de nos têtes pour alléger son poids. Ainsi, il avait plus de chances d'accompagner le reste de l'escadrille et de ne pas être abattu pour de bon.

Les Anglais continuaient à bombarder l'Allemagne de nuit et les Américains de jour. Le cœur gonflé de joie, nous voyions les milliers d'avions américains, en formations gigantesques, passer au-dessus de nos têtes, pour aller ensuite attaquer les industries de guerre des nazis. Dans ces moments-là, les sirènes sonnaient et nous devions nous précipiter dans la cave de notre bâtiment.

Avec Maman et nos deux voisines qui habitaient dans l'appartement du rez-de-chaussée, nous vivions des moments de terreur durant ces attaques involontaires des forces qui, en fait, luttait pour nous libérer. Nous n'étions soulagés que lorsque les sirènes hurlaient de nouveau pour annoncer la fin du danger.

C'est dans ce contexte qu'un peu avant la fin de l'année, ma mère décida d'agir de son propre chef. Je ne sais pas comment, ni par le biais de qui, elle apprit que le Grand-rabbin de Belgique – excusez du peu – qui était fonctionnaire du gouvernement belge, était vivant, libre et, avec l'aide des résistances belges et judaïques, intervenait pour sauver des jeunes et des enfants juifs et les faire héberger dans des orphelinats et séminaires catholiques – et dans de rares

occasions, sauvait même des adultes. A ce moment-là, il se trouvait encore à Bruxelles et coordonnait la fuite des derniers jeunes juifs cachés dans la ville.

Maman disposait déjà de l'adresse du « bureau » du Grand-rabbin. Le matin suivant, je m'y rendis, dans le quartier d'Anderlecht où, jusqu'en 1942, vivait la plupart des juifs de Bruxelles. En chemin, je fus témoin d'une scène inoubliable : dans le tram, un SS belge demanda au machiniste de s'arrêter à un certain endroit dans une grande avenue que nous parcourions. Le machiniste ne se retourna même pas et dit qu'il était interdit de stopper en dehors des arrêts. Le collaborationniste, très jaloux de son pouvoir, posa la main sur son revolver et menaça le machiniste :

- Vous allez vous arrêter où je vous ai ordonné de le faire !

À côté, un soldat allemand de la *Luftwaffe* observait la scène en toute tranquillité. Devant la possibilité d'une scène de Far West à bord d'un tram, il s'approcha du machiniste et lui demanda très gentiment de s'arrêter tout de suite. Avec un SS belge et un soldat allemand dans son dos, le pauvre conducteur n'eut d'autre alternative que de stopper le tram. Le SS belge, les yeux brillants de satisfaction, fit le salut nazi pour remercier l'Allemand et se retourna pour descendre du tram. À ce moment-là, l'Allemand lui asséna un coup de pied magistral qui aurait pu le faire arriver de l'autre côté de la frontière. Le collaborationniste s'écrasa par terre avec toute sa suffisance. Il vit alors le tram démarrer et tous ses occupants (moi compris) rire aux éclats de son visage perplexe.

À Anderlecht, je fus reçu par le Grand-rabbin. Je n'eus à répondre à presque aucune question. Je n'eus qu'à dire mon nom, celui de ma mère, à raconter ce qui était arrivé à mes frères et à mes grands-parents et à préciser que mon père vivait au Brésil. Quelques jours plus tard, je devais me rendre à la Gare du Midi, la gare ferroviaire située au Sud de Bruxelles, et prendre un train pour Namur. De là, je devais prendre un train plus petit pour Ciney, puis marcher 8 km jusqu'à Schaltin, un hameau de la commune de Hamois en Wallonie et chercher le château du hameau qui hébergeait un foyer de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC). Là, je devais me présenter sous le nom d'emprunt de Freddy Van Damme et prétendre même auprès des autres garçons que j'étais un jeune orphelin chrétien belge, de la région flamande (mon français, à l'époque, laissait encore à désirer), à la recherche d'un hébergement.

Je rentrai chez moi plein d'enthousiasme malgré le fort mal au dos que j'éprouvais à ce moment-là. Je vous explique : en allant voir le Grand-rabbin, je passai devant un camion d'où l'on déchargeait de grosses rames de papier devant une imprimerie. Un homme prenait les rames dans la benne et les posait sur le dos d'un autre qui les portait à l'intérieur. Vu la facilité avec laquelle ils le faisaient, je vis là une occasion de gagner un peu d'argent et, en plus, de jouer les fiers-à-bras comme j'ai toujours aimé le faire. Je sifflai en direction de l'homme qui était sur le camion et montrai mes épaules. Sans sourciller, il posa une rame sur mon dos, de la même manière qu'il le faisait avec son compagnon.

Quelle bonne idée j'avais eue ! Dès que la rame me tomba sur le dos, je compris qu'elle était beaucoup plus lourde qu'elle ne paraissait. J'entendis un *clac* dans ma colonne vertébrale et je m'effondrai. Je réussis à me redresser à grand peine avec la rame sur le dos qui me semblait plutôt de plomb que de papier. Par chance, je ne la laissai pas tomber sur mes talons car ils auraient été broyés si j'avais trébuché. J'abandonnai le tout sur la chaussée et filai à l'anglaise, mort de honte, sans même demander une pièce à l'employeur. Je ne le savais pas encore mais, comme cette fameuse fois au jardin d'enfants à Berlin, lorsque j'avais entrepris de soulever une petite fille bien en chair, je m'étais fait deux hernies discales, rien de moins.

Les jours suivants se déroulèrent dans une grande anxiété. Le Nouvel an était passé, sans commémoration. Nous ne pouvions que remercier Dieu de nous avoir fait arriver vivants en 1944, ce qui était la seule chose qui nous importait. Toutefois, pour rester vivant jusqu'en 1945 et au-delà, je devais aller vivre dans la cachette des catholiques en Wallonie. La première semaine de janvier terminée, l'heure du départ sonna enfin.

Les adieux à ma mère furent longs et émouvants car aucun de nous deux n'aurait pu calculer combien de temps la guerre allait encore durer. Ni même si nous survivrions jusqu'à sa fin. Séparés, nous pensions que nous aurions plus de chances de survivre, car si l'un de nous était pris, nous estimions qu'il valait mieux que l'autre se trouve à une bonne distance. Nous pensions tous deux que je partais vers un lieu plus sûr, où mon nom d'emprunt, Freddy Van Damme, pourrait me couvrir. Pour ma part, je m'inquiétais du devenir de ma mère car elle devrait désormais se débrouiller seule pour gagner de l'argent et j'imposai une condition : je n'irai à Schaltin que si elle aussi trouvait un autre endroit, plus sûr, pour se cacher. Elle réussit à trouver un emploi où elle accomplirait les fonctions suivantes : cuisiner pour une famille de quatre personnes, nettoyer toute la maison et coudre des vêtements pour la maîtresse de maison et ses deux filles. Tout cela sans même recevoir un centime. Elle n'aurait que le gîte et le couvert. Elle dormirait dans une mansarde sans chauffage où elle ne pourrait pas allumer de lumière ni faire de bruit. Maman accepta toutes ces conditions car la famille vivait dans une maison isolée d'un nouveau quartier où le voisin le plus proche se trouvait à une distance de 200 mètres. De l'autre côté de la rue, en face, il y avait un grand mur qui longeait la forêt de Soignes - un reste de la Forêt noire. J'insistai malgré tout à plusieurs reprises pour rester à Bruxelles et continuer à trouver des expédients pour gagner quelques sous. Cependant, maman se comporta en mère et m'envoya à la gare.

Maman m'avait trompé et n'alla pas travailler dans cette maison. Elle continua à vivre clandestinement dans l'appartement de la rue de Jérusalem. Elle survécut avec ce qui restait des 40.000 francs de la sacoche que grand-père Lax avait confié à l'un de ses fournisseurs. Comme M. Lax ne vint jamais réclamer la sacoche, le fournisseur décida de la remettre à sa fille, à savoir ma mère.

Dans le train, je remarquai la présence, sur la banquette en face de moi, d'un garçon à la peau claire, guère plus âgé que moi mais très grand. Je pensai que lui aussi pouvait être juif mais ses gestes fuyants ne m'invitaient pas à l'aborder. Encore moins pour lui poser justement cette question. Tout au long du trajet jusqu'à Namur, il resta tête baissée, ne regardant le visage d'absolument personne, pas même le mien alors que j'étais assis juste en face de lui.

Des heures plus tard, le train s'arrêta finalement à Namur. Le grand et moi descendîmes à la gare et nous dirigeâmes vers le train pour Ciney – je pris soin de me tenir à une distance de 50 mètres de lui. Une fois arrivés à Ciney, il descendit aussi du train. Désormais, je n'avais plus de doutes : lui aussi était l'une des « commandes » que le Grand-rabbin envoyait au château de Schaltin. Toutefois, pour ne pas attiser la peur qui était visible dans sa gestuelle, je lui laissai prendre une avance de 200 mètres sur moi afin qu'il ne pense pas que j'étais un espion nazi et que je le suivais.

Après une longue marche de 8 km, nous arrivâmes (lui, toujours devant) à une petite route bordée d'arbres qui terminait sa course sur une pelouse où quelques garçons jouaient au rugby. En face de l'étendue herbeuse, se dressait un château en pierre, assez modeste pour les standards européens. C'était le château de Schaltin où je devrais vivre jusqu'à la fin de la guerre. Ou jusqu'à ce que les nazis découvrent ma véritable identité et m'emmènent.

[Photo]

Légende de la photo : Vue latérale du château de Schaltin, 1944

Le véritable propriétaire du domaine était un baron qui vivait encore au château, occupant un petit appartement privé qui avait une entrée latérale indépendante.

[Photo]

Légende de la photo : La porte à droite est l'entrée latérale de l'appartement du baron au château de Schaltin

Le reste de la bâtisse était loué par un fermier et également par les prêtres de la Jeunesse ouvrière chrétienne, la JOC, une organisation fondée par le Cardinal jésuite Monseigneur Joseph Léon Cardijn (Schaerbeek, 18 novembre 1882 - Louvain, 25 juillet 1967), un cardinal belge qui avait été l'un des principaux acteurs de l'engagement social de l'Église catholique au début du XX^e siècle.

Au château, la JOC avait ouvert un centre de soins pour des jeunes affaiblis physiquement, la « Cure pour adolescents débiles ». A l'entrée, je fus reçu par un prêtre, le père Charles Dauvin, à qui je me présentai sous mon nom d'emprunt.

- Ah, oui, nous t'attendions, me dit-il.

Il m'emmena ensuite à l'étage où il me montra le dortoir et le lit qui m'avait été attribué. C'était à l'origine l'une des chambres du château occupée désormais par huit lits simples. Celui qui me revint se trouvait à droite d'une fenêtre gigantesque, d'où se dessinait un paysage magnifique de bosquets et de prairies verdoyantes.

[Photo]

Légende de la photo : Freddy, sur la gauche à la fenêtre du dortoir du château

Je fus ensuite conduit aux directeurs du foyer qui s'appelaient Chef, Second et Père Dauvin. Le responsable était le Chef. Le père Charles Dauvin était le conseiller spirituel. C'était un missionnaire jésuite qui, avant la guerre, travaillait comme directeur d'une léproserie au Congo belge. Fin 1939, il revint en Belgique pour suivre un cours de perfectionnement à l'Institut de médecine tropicale d'Anvers mais, avec l'invasion nazie, il ne put retourner en Afrique et se retrouva au foyer de jeunes de Schaltin. Le Second, un sergent-major et instructeur réformé de l'armée belge, était le second dans la hiérarchie. Au-dessus d'eux, et chapeautant trois autres foyers, il y avait le père jésuite Pierre Capart.

Enfin, je fus présenté à mes 60 nouveaux compagnons. Avec mon œil entraîné, j'identifiai tout de suite, parmi les enfants chrétiens, non seulement le grand du train mais aussi une dizaine d'autres garçons juifs. Dans la cuisine également, je me rendis compte, à leur façon de faire si particulière et à leur accent, que les quatre cuisinières du château étaient juives. Comme je le découvrirais plus tard, mon « radar » avait fonctionné à la perfection.

Je n'apprendrais que bien plus tard que le stratagème mis en place par le Grand-rabbin avec la JOC avait comme intermédiaire la Reine mère de Belgique en personne, Elisabeth de Bavière, la veuve du roi Albert qui avait séjourné au Brésil dans les années 20. D'ailleurs, cette bonne reine était

la fille d'une princesse portugaise, descendant de Dom João VI. Elle avait donc de nombreuses relations avec la terre qui, un jour, m'accueillerait. Cette femme fantastique, dont une avenue porte le nom dans la zone sud de Rio de Janeiro, avait travaillé en secret pendant toute la Seconde Guerre mondiale pour sauver le plus grand nombre possible d'enfants juifs. À la fin du conflit, lorsque l'on put finalement connaître l'ampleur de ses efforts humanitaires, elle fut récompensée par le titre de *Juste parmi les Nations*, titre honorifique octroyé par le gouvernement israélien à ceux qui ont fait preuve d'héroïsme et ont risqué leur vie pour sauver celle des juifs persécutés. Ainsi, c'était grâce à une reine que je vivais désormais dans un château. Dommage que l'atmosphère des contes de fées s'arrêtât là.

L'autre artisan de ce sacrifice était le père Pierre Capart. C'était le fils de l'égyptologue le plus important et le plus célèbre de Belgique. À cette époque, il était grand aumônier des quatre foyers de la JOC dans le pays. Ce fut le professeur Jean Capart, géniteur du prêtre qui, à la demande de la reine Elisabeth, demanda à son fils qui était dans les ordres de faire en sorte que les foyers de son organisation hébergent des enfants juifs sous de faux noms. Ainsi, le père Capart reçut également des années plus tard les mêmes honneurs que ceux octroyés à la Reine mère.

Pour un meilleur camouflage, nous étions tous traités comme des catholiques – ce qui me causerait plus d'une surprise. Déjà, le matin suivant, nous fûmes tous réveillés avant le jour. Première activité de la journée : un bain collectif pris dans une salle de bain immense. Tous les enfants, entièrement nus, devaient se savonner sous l'eau chaude en moins d'une minute chrono. Au bout de cette minute, le robinet d'eau tiède était fermé et celui de l'eau froide (ou plutôt de l'eau gelée, glacée, vu que c'était le mois de janvier, donc le plein hiver dans l'hémisphère nord) était ouvert d'un seul coup. L'eau glacée nous obligeait, au moment de nous sécher, à frotter avec une serviette le dos du compagnon qui était devant nous tandis que celui de derrière nous frottait le dos. Ensuite, nous devions nous retourner de l'autre côté pour frotter le dos de celui qui nous avait frotté auparavant.

Le second devoir de la journée était de nous rendre au village voisin et de nous installer dans la petite église, la seule qui s'y trouvait, pour assister à la messe du prêtre local. En 15 ans d'existence, et j'avais déjà vécu dans trois pays différents, je n'avais jamais passé le seuil d'un édifice catholique. Pour un juif dévot et pratiquant comme mon grand-père, l'intérieur d'une église était un espace interdit car c'était un lieu d'idolâtrie et jusqu'à sa déportation, grand-père Lax fut mon guide spirituel. Il m'emmenait à la synagogue tous les vendredis et tous les samedis. D'où ma crainte profonde à la perspective de devoir participer à un rite catholique dont j'ignorais complètement la liturgie.

L'église de Schaltin était aussi singulière que le château : petite, en pierre, avec seulement un clocher et un intérieur dépouillé qui, tout compte fait, n'était pas si différent de l'intérieur d'une synagogue. J'assistai mi-honteux, mi-fasciné à ce rituel qui me paraissait si loin de ma réalité. À un certain moment, je vis mes compagnons catholiques se lever de leurs bancs, tête basse et mains jointes, et se diriger vers l'autel. Un à un, ils recevaient directement des mains du prêtre du village une espèce de biscuit rond et blanc qui était déposé directement sur leur langue. Est-ce qu'il était vraiment nécessaire de manger cela ? À mon grand soulagement, je m'aperçus que les onze autres juifs restaient à leur place et ne se joignaient pas aux autres dans la file du biscuit, ou plutôt, dix ne bougèrent pas car Deligne, un juif autrichien qui avait déjà été assimilé avant d'arriver au château, était dans la file pour recevoir dans la bouche ce qui s'appelait l'hostie – comme je l'appris plus tard – et faisait partie du rituel dit de l'eucharistie. L'avantage était que, comme tous ceux qui se levaient pour recevoir l'eucharistie tenaient en permanence la tête baissée, ils ne pouvaient pas voir quels compagnons ne faisaient pas la file.

[Photo]

Légende de la photo : Église de Schaltin

Nous rentrâmes au château. Après un petit-déjeuner abominable, nous eûmes cours en français. Il s'agissait de mon premier cours après une période d'interruption durant laquelle je n'étais plus allé à l'école. J'avais dit que je ne voulais plus étudier mais, en l'occurrence, je ne pouvais pas attirer l'attention et j'acceptai sans mot dire. Je détestai ce cours d'autant plus qu'il s'agissait justement d'un cours donné par le père Dauvin qui abordait les aspects moraux du christianisme. C'était un discours sur la chasteté avant le mariage auquel je ne compris absolument rien car j'étais encore tout à fait ingénu en matière de sexe et je croyais encore que les bébés apparaissaient dans le ventre de leur mère par magie.

Je ne parlerai pas du fait que le petit-déjeuner qui avait précédé le cours était épouvantable : un pain fétide confectionné à partir de farine de châtaignes sauvages à la place de la farine de blé, de sciure de bois, et de qui sait quelles autres cochonneries. Seule la croute était comestible, et toute la mie constituée d'un magma obscur, malodorant et immangeable, était à jeter. Il n'y avait pas de café. À la place, nous recevions un *ersatz*, une boisson faite d'une infusion de chicorée très amère. La mauvaise nourriture n'était pas due à la méchanceté des administrateurs de la JOC, mais aux vicissitudes de la guerre. Pratiquement tout le blé était pris par les Allemands et envoyé en Allemagne pour nourrir les soldats et la population, laissant les Belges et les habitants des autres pays occupés souffrir de privations. Au moins, après le cours de religion du père Dauvin, je pus oublier ma faim en me concentrant sur un vrai cours qui traitait d'histoire et de géographie, deux matières que j'ai toujours aimées, même en flamand... Au fil des semaines, j'appris à me concentrer sur les cours du programme commun et à m'abstraire des « cours de religion catholique ». C'était presque le même processus que j'adoptais chaque matin pendant la messe.

Un matin, on nous emmena à l'église et comme nous n'avions pas été prévenus, je pris peur en voyant que toutes les représentations et même la croix de l'autel étaient couvertes de draps violet. Les habitants du village affluèrent en masse à l'église et après un certain temps, ils étaient marqués par le prêtre d'un signe de croix sur le front, dessiné du doigt avec de la cendre. Mes compagnons revenaient un à un avec cette tache sur le front. Je méconnaissais totalement la signification de tout cela mais je sentais que ce rituel était une atteinte à mon intégrité et quelque chose que mon essence juive devait rejeter.

Avec les autres garçons juifs, nous nous regardions avec des yeux interrogateurs. Si nous ne nous exhibions pas avec la tache sur le front, quelqu'un aurait pu nous identifier comme non catholiques et notre identité d'emprunt, la mienne et celle de mes dix autres compagnons juifs, serait découverte. Je me sentis un peu réconforté de voir que mon dilemme était partagé par mes compagnons (sauf par Deligne, comme d'habitude, qui exhibait tout pimpant son front signé pour que toute l'église puisse le voir) mais je compris que cette situation n'allait pas tarder à se transformer en désastre.

J'en avais des sueurs froides. Je commençai à parcourir des yeux tous les recoins de l'intérieur du temple, à la recherche d'une solution. Et je la trouvai à mes pieds lorsque je remarquai qu'en dessous de ma chaise était placée une poutre en bois recouverte d'une grosse couche de poussière. Discrètement, je passai mon index dans la poussière et le frottai sur mon front entre mes yeux. Mes compagnons juifs ne comprirent pas comment j'étais apparu soudainement avec le fameux signe. Je leur désignai en silence la poutre. Un à un, ils m'imitèrent et apparurent avec une

tache sombre bien visible sur leur front comme s'ils avaient été les enfants catholiques les plus dévots de cette messe du mercredi de Cendres.

Un jour, je fus choisi comme enfant de chœur et dus faire semblant de m'intéresser au rituel ou plutôt, je fus obligé d'être attentif et de savoir à quel moment secouer l'objet où brûlait l'encens (j'appris qu'il s'agissait d'un encensoir) et quand servir le vin au prêtre. C'était d'ailleurs ma seule vraie raison (secrète) de me soumettre de bonne grâce à cette fonction. En effet, ce fut grâce à la fonction d'enfant de chœur que je découvris où l'on conservait les bouteilles de vin de messe. Celui que le prêtre utilisait était un vin blanc de Perpignan, produit au pied des Pyrénées. Ce n'était pas le vin doux que l'on servait aux fêtes juives. J'ai commencé à partager ce délice avec le prêtre, en buvant de plus en plus et de plus en plus fréquemment chaque fois que j'en avais la possibilité.

Cependant, le prêtre n'était pas idiot et il s'aperçut tout de suite que ses bouteilles diminuaient un peu trop vite. Comme punition, il me chassa de l'autel et me transféra à l'orgue de l'église où je devais actionner le soufflet. Ce fantastique instrument musical était alimenté par un « poumon » qui devait toujours être rempli d'air. Toutefois, le soufflet avait un point d'équilibre. Il ne pouvait jamais être ni trop vide ni trop plein. Il n'y paraissait pas mais c'était une tâche difficile. Au-dessus du soufflet, il y avait une grande dalle de pierre dont le poids permettait d'obtenir la pression nécessaire pour que le soufflet se vide lentement en suivant le jeu de l'organiste.

J'étais bien sûr indigné du châtement et j'essayai de prendre ma revanche pendant une messe durant laquelle l'église était particulièrement pleine. J'ignorai les instructions de l'organiste et remplis le soufflet de beaucoup plus d'air que nécessaire. Lorsque la pierre toucha le cadre de bois, je continuai à pomper avec force et le musicien commença à jouer des accords beaucoup plus aigus que la normale. Des notes extrêmement aiguës que le chœur ne pouvait accompagner sortirent des tubes. La messe avait été gâchée et je riais dans mon for intérieur avant d'être pris en flagrant délit non seulement par le prêtre mais aussi par l'organiste qui était furieux.

Je pensais être dispensé de toute fonction dans l'église mais ils avaient encore des atouts. De l'orgue, je fus transféré au clocher où je dus jouer les Quasimodo et devenir sonneur. Avec mon mal de dos, je serais devenu un vrai bossu en peu de temps. Toutefois, j'aimais bien me pendre à la corde et propulser mon corps vers le bas en faisant sonner la grande cloche. Je faisais chaque jour plus d'efforts que la veille pour faire sonner la cloche de plus en plus fort. Je me donnais tellement de mal que les réclamations pleuvaient de tout le voisinage à cause de l'enthousiasme du sonneur et de la frayeur qu'il causait dans le village. Cela mit fin définitivement à mes activités ecclésiastiques. J'avais mis du temps mais finalement, j'avais échappé aux fonctions religieuses.

Comme le prêtre ne voulait plus me voir, je commençai à brosser les messes et à profiter de cette partie de la matinée pour explorer librement le village, les fermes du voisinage et surtout leur poulailler. Afin de compenser l'horrible petit déjeuner, je commençai à m'attaquer aux poulaillers des fermes voisines de Schaltin. Je passais la main sous les poules et prenais les œufs. Je les trouais à leurs deux extrémités avec une petite épingle que je portais caché sous le col de ma chemise et j'aspirais le contenu tout cru – complétant ainsi mon régime alimentaire. Une fois vidé, je remettais l'œuf à sa place, imaginant la perplexité du fermier quand il le trouverait vide. Je gobais quelques œufs et je courrais à l'église pour assister à la fin de la messe et retourner au château.

Parfois, je faisais quelque chose qui n'était pas permis exprès pour recevoir une punition. Celle-ci était de peler des pommes de terre à l'extérieur de la cuisine – ce qui me permettait d'en manger deux ou trois crues...

J'avais un dictionnaire français/néerlandais-néerlandais/français de l'époque de la *Tachkemoni*, dictionnaire que j'utilisais parfois. Je l'avais à Schaltin. Un jour, alors que j'étais complètement distrait, j'entendis une voix derrière moi murmurer « Glatt ». Je me retournai brusquement et me retrouvai face à l'aîné des frères Camara qui tenait mon dictionnaire ouvert à la page qui portait un cachet avec le nom « Glatt ». Ce cachet, je l'avais trouvé parmi les affaires que mon père avait laissées lorsqu'il avait quitté la maison et moi, enfant, je jouais à mettre des cachets sur tout ce qui me tombait sous la main, y compris sur le dictionnaire d'occasion que j'avais acheté quand j'avais une dizaine d'années et que j'allais déjà à l'école. Bien sûr, Camara et moi nous étions déjà reconnus comme partageant la même foi mais jusqu'à ce moment-là, il ne connaissait pas mon véritable nom de famille.

[Photo]

Légende de la photo : Dictionnaire de Freddy, portant le cachet « Glatt »

Mon mal au dos réapparaissait fréquemment si bien que je m'en plaignis au père Capart lors de l'une de ses visites au château. Il rapporta mon problème à son frère qui était docteur. Lors de sa visite suivante, ce docteur, en m'examinant, constata une petite déviation de la colonne vertébrale et déclara que je pourrais avoir des hernies. Il me recommanda de prendre des bains de soleil tous les jours. Je savais bien que c'était inutile mais je suivis quand même le traitement prescrit en allant m'étendre nu sur le ventre dans l'herbe. Lorsque j'entendais quelqu'un approcher, je me couvrais rapidement.

Un matin, alors que je prenais mon bain de soleil, j'entendis le père Capart approcher. Il ne venait jamais dans cette partie découverte du château et je m'étonnai de sa présence à cet endroit. Je me revêtis rapidement tandis qu'il s'approchait de moi.

- Tu es tout en sueur mon garçon. Je vais te donner un bain rafraichissant avec une éponge.

Je refusai immédiatement l'invitation et fis bien car après il me dit :

- Viens près de moi mon petit païen.

Jusqu'alors, aucun de mes compagnons, aucun professeur ni aucun directeur de foyer ne m'avait approché de cette manière invasive. Je venais d'avoir 16 ans mais j'étais encore aussi ingénu qu'un enfant de sept ans. Si j'étais ignorant des mécanismes hétérosexuels, ceux de l'homosexualité étaient encore plus mystérieux pour moi. Cependant, la façon dont le père Capart s'approcha de moi alors que j'étais nu et seul me causa une répulsion immédiate et instinctive, sans parler du fait que m'appeler « mon petit païen » me semblait assez offensant. Avant qu'il ait pu poser sa fameuse éponge sur moi, je réagis :

- Père Capart, vous savez que je suis juif, tout comme Jésus. D'après ce que vous dites, on pourrait penser que Jésus aussi était païen, n'est-ce pas ?

Le père Capart recula immédiatement. Il me fixa sans mot dire pendant quelques secondes et se retira en disant :

- Lave-toi tout de suite.

Il ne s'approcha plus de moi et nous ne parlâmes plus de religion. L'été était déjà presque arrivé et il n'était pas rare de voir de véritables essaims d'avions dans le ciel. C'étaient des bombardiers américains – les fameuses forteresses volantes – qui partaient des îles britanniques pour aller bombarder les industries de guerre allemandes. Ils allaient et venaient au firmament en nombre jamais vu avant la guerre et qu'on ne reverrait jamais plus. Il y en avait des milliers, ronflant et marquant le ciel de leur traînée de fumée blanche caractéristique. Ces images nous réconfortaient tous car cela signifiait que les nazis seraient bientôt expulsés de notre pays, que la terreur venue des cieux s'abattrait sur les perfides Allemands et que ce serait la déroute finale pour Hitler. Quand l'une de ces gigantesques escadrilles passait sur Schaltin pendant nos récréations, nous étions encore plus heureux, nous criions et faisons des bonds de joie, comme si de là-haut, ces valeureux pilotes pouvaient nous voir et comprendre que nos cœurs les accompagnaient.

D'où notre épouvante lorsque, après le passage de l'une de ces escadrilles au-dessus de nous, nous vîmes quelque chose qui ressemblait à une énorme torpille tomber des cieux comme un éclair au beau milieu de la pelouse où nous jouions au rugby. Nous pensâmes d'abord qu'il s'agissait d'une bombe mais l'objet allongé, fiché dans le sol, n'explosa pas. Quelqu'un nous tranquillisa :

- C'est un réservoir de carburant, ce n'est pas une torpille ! Les avions les utilisent et après, ils les jettent pour alléger le poids de l'appareil.

Pour ma part, j'avais déjà mis au travail mon imagination ingénieuse :

- On pourrait le découper sur la longueur et en faire deux kayaks.

Toutefois, ce que nous vîmes quelques minutes plus tard nous fit plus peur que si ce qui était tombé du ciel fut une véritable bombe. Nous fûmes littéralement envahis par des soldats allemands descendus d'un camion de la *Wehrmacht*. Le vacarme se fit silence. Nous étions terrorisés jusqu'à ce que nous nous aperçûmes que les soldats n'étaient intéressés que par le réservoir qui fut récupéré, chargé sur le camion et emmené Dieu sait où.

Nous ignorions également qu'en ce début d'été, en juin, les alliés étaient finalement entrés sur le continent européen, forçant les défenses allemandes en France, sur les côtes de la Normandie, et créant une brèche dans le fameux *Mur de l'Atlantique* construit par les nazis, et avaient ainsi ouvert un nouveau front. Hitler était désormais pris dans une sorte de « tenaille », avec à l'Est la Russie, et à l'Ouest et au Sud les alliés (dont les Forces expéditionnaires brésiliennes en Italie). Après la libération de la France (qui aurait lieu en août), la chute des Allemands en Belgique n'était qu'une question de semaines.

Tout ceci motiva autant les envahisseurs que la Résistance. À ce moment-là, il y avait des combats entre les uns et les autres, dans les rues et dans les bois, et nous, la population civile, nous nous trouvions sous ce feu croisé. Évidemment, nous soutenions la résistance mais les nazis avaient clairement fait savoir que quiconque serait pris à aider les partisans paierait de sa vie. Et pire encore, si des Allemands étaient tués, il y aurait des punitions collectives et sommaires parmi les habitants des villes où il y aurait eu des actions armées contre les forces nazies – et de fait, des dizaines de personnes furent fusillées.

Pourtant, la Résistance ne se pliait pas à la violence des Allemands et continuait à chercher des ressources pour mener ses actions. Et nous ne nous rendîmes même pas compte qu'elle avait visité notre château un beau matin et volé le moteur de la vieille automobile du Baron, stationnée dans un hangar voisin. D'une manière ou d'une autre, les Allemands apprirent cette incursion de la Résistance et revinrent au château pour la seconde fois en quelques semaines, cette fois sous le prétexte d'enquêter sur la disparition du moteur de la voiture du Baron.

Les nazis avaient une méthode d'enquête très curieuse : ils détruisaient tout et tous sur leur passage sans distinction, espérant que ceux qui goûtaient de leurs bottes confessent quelque chose. On ne peut pas dire que la méthode n'ait pas une certaine efficacité étant donné que c'est ainsi qu'ils finissaient par découvrir beaucoup de choses. Et même ce qu'ils cherchaient au départ. Cette fois-ci, ce ne serait pas différent. Ils arrivèrent au château et le premier à entrer dans la danse fut justement le Baron :

- Mais, je suis la victime ! C'est moi qui ai été volé ! Ils ont utilisé ma voiture ! Moi, je ne leur ai rien donné ! hurlait le baron au désespoir, tandis que les Allemands cassaient et détruisaient son cabinet de travail.

Après la torture, ils se convainquirent finalement que le Baron ne cherchait pas à se dédouaner d'une quelconque complicité dans les activités de la Résistance. À partir de ce moment-là, ils commencèrent à le traiter de nouveau dignement et à lui poser des questions :

- Qui est ce prêtre ? Qui sont ces enfants ? D'où viennent-ils ? Que font-ils dans votre château ?

L'homme répondit ce qu'il savait. Heureusement pour nous, il ne savait rien de l'accord secret entre le père Capart et la Reine mère Elisabeth. Il ignorait également la présence de douze enfants juifs sur sa propriété. Les nazis semblèrent croire les réponses du Baron et finalement se retirèrent, non sans faire un tour dans la propriété et observer les internes de la JOC dans leurs activités éducatives. Nous affichions une tranquillité innocente (même si, dans nos cœurs, régnait la panique la plus totale) et nous nous sentîmes soulagés lorsqu'ils disparurent. Cependant, notre paix n'allait pas durer plus de quelques jours.

La troisième « visite » des nazis au château fut en grand style : trois *Citroën* noires remplies d'assassins SS, tous identiques avec leurs insignes de mort et la croix gammée sur leur sinistre uniforme noir. Parmi eux, se trouvait un SS belge qui parlait parfaitement français. Ils avaient amené avec eux l'intendant de la JOC qu'ils avaient capturé sur la route alors qu'il se rendait à bicyclette payer le boulanger.

Quelques jours auparavant, il y avait eu des rumeurs d'une escarmouche avec la Résistance. Elle s'était soldée par la mort de soldats allemands qui essayaient d'envahir une ferme du 17^{ème} siècle où les partisans des alentours de Schaltin s'étaient retranchés. Cela signifiait deux choses : des recherches (à la façon nazie) et des représailles (du même style). Notre pauvre intendant avait été pris par hasard et, soumis aux traitements habituels, il avait confessé qu'il était réfractaire. Les réfractaires se procuraient de faux papiers sur lesquels ils modifiaient leur date de naissance pour se faire passer pour des mineurs de moins de 18 ans et ainsi éviter d'être envoyés en Allemagne où ils auraient pris la place d'un travailleur allemand destiné au front.

L'intendant avait dû indiquer le chemin du château aux SS. À leur arrivée, ils allèrent directement dans le cabinet de travail du Baron où, après avoir fait appeler le responsable du château, le Chef, ils restèrent enfermés un certain temps. Autour du château, il y avait 300 autres soldats avec des mitraillettes et des mortiers pointés sur nous, mais nous ne le savions pas. Nous l'apprîmes seulement plus tard lorsqu'ils se retirèrent.

Tandis qu'une partie des SS s'installa dans le cabinet du Baron, d'autres entrèrent dans la partie du château occupée par la JOC, convoquant tous les occupants à se présenter dans la véranda avant pour une inspection. Les nazis se rendirent tout de suite compte que l'un des internes, justement le grand qui était arrivé avec moi, Lambert, détonait parmi les autres. Ils l'isolèrent et l'emmenèrent dans le bureau du Baron où se trouvaient déjà l'intendant, le Chef et un membre de la JOC, également réfractaire.

À ce moment-là, je me rendis compte que j'avais dans ma poche deux lettres écrites par ma mère. Maman avait été éduquée à Cracovie à l'époque de la domination austro-hongroise. Si j'avais été pris avec ces lettres rédigées en flamand mais écrites avec une calligraphie gothique des plus recherchées, mon nom d'emprunt de Freddy Van Damme – chrétien belge orphelin – n'aurait pas fait long feu. Avec beaucoup d'attention, je réduisis les papiers en boules dans ma poche et, en même temps, je creusai du talon deux trous dans la terre du jardin où je laissai tomber, une à une, les boules de papier, et discrètement, je les recouvris de terre.

Quelques minutes plus tard, un nazi sortit du cabinet du Baron avec un morceau de papier dans les mains et lut à voix haute les noms de trois internes, les plus grands : Louis Leclerck, Freddy Beeck et Jacques Barbier. Quand le soldat dit : « Freddy », mon sang se glaça. Je ne pus éviter de rendre grâce à Dieu quand j'entendis « Beeck » à la place de « Van Damme ». Toujours est-il que c'était, de fait, une condamnation pour ces jeunes.

Avec les autres garçons, nous étions assis sur les chaises métalliques de la véranda. Pour simuler la tranquillité, je tenais un livre en main et faisais semblant de lire. Après le départ des nazis, je m'aperçus que je tenais le livre à l'envers, de sorte que mon stratagème était ridicule. Quoi qu'il en soit, par chance, les soldats n'avaient pas fait attention à ce détail.

Les trois garçons, de haute taille, furent conduits dans le cabinet où se trouvait déjà Lambert, l'intendant capturé dans la rue, le chef de l'internat et un autre employé de la JOC. Peu après, un SS entra, tenant par l'encolure Lejb Klajman, connu sous le nom de Léon Clément, le plus frêle de tous les internes, qui avait tenté de profiter de sa petite taille pour s'enfuir. Il avait fait mine de s'approcher de la clôture qui séparait le secteur de la JOC d'une autre partie du château louée à un fermier mais, alors qu'il enjambait la clôture divisant la cour intérieure, il fut pris et conduit dans le cabinet du Baron. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle, il entendit :

- Baisse ton pantalon !

Sans pouvoir faire autrement, il obéit à l'ordre, découvrant sa circoncision.

- Un juif de plus ! jubila celui qui semblait être le chef de meute.

Le petit Lejb fit la seule chose qu'il pouvait faire en cet instant de terreur absolue : pleurer. Les nazis venaient de faire le même test avec les quatre garçons plus grands. Et ceux-ci, devant l'évidence incontestable, avaient admis être juifs. Mais Lejb, qui ne se rendait pas compte de cela, tenta une seconde réaction : mentir.

- Ma maman, quand elle vivait encore, m'avait raconté que j'avais des difficultés à uriner quand j'étais bébé alors elle m'avait emmené à l'hôpital où j'avais été opéré.

L'histoire avait tout pour ne pas être prise en considération par les nazis mais un des quatre prisonniers, Louis Leclerck, prit sa défense :

- Ce garçon, je vous garantis qu'il n'est absolument pas juif. Son père est un soldat français qui fut capturé en 1940 et, depuis lors, est prisonnier en Allemagne. Il s'appelle Léon Clément, pas vrai Léon ?

De la même façon que tous me connaissaient sous le nom de Freddy Van Damme, les autres juifs du château de Schaltin ne s'appelaient que par leur nom d'emprunt. Ainsi, Louis Leclerck ne s'appelait pas ainsi mais je ne sus jamais quel était son véritable nom. Ce que je sais, c'est que par un de ces miracles inexplicables, les Allemands avalèrent cette histoire et libérèrent le petit Léon Clément. Le destin des sept autres prisonniers n'aurait pas un dénouement heureux. Ils furent tous emmenés par les SS et nous ne sûmes jamais où ils finirent.

Avec les autres garçons juifs, nous formâmes un « Conseil de guerre » pour réfléchir au feuillet portant des noms que le soldat avait apporté du Cabinet du Baron. Nous arrivâmes à la conclusion suivante : comme Lambert, le grand, était un excellent joueur d'échecs, nous supputâmes qu'il

devait avoir préféré dénoncer seulement les trois plus grands et forts de tout le groupe et ainsi sauver les huit plus petits et plus fragiles.

Comme dernier acte, les soldats fouillèrent de fond en comble le château et la ferme contiguë. Ils passèrent en revue chaque pièce, chaque recoin, à l'exception de deux endroits – par miracle : la cuisine où travaillaient les quatre femmes juives du château (l'une d'elle, comme je le découvrirais plus tard, était la mère de Lejb Klajman) et les toilettes, où Marcel Liebmann, pour nous Camara, distrait, lisait un livre tout en soulageant longuement ses besoins, ignorant tout de la razzia que les nazis faisaient à l'extérieur.

Les jours suivants, nous attendions avec anxiété des nouvelles des prisonniers tout autant que nous craignions une nouvelle battue des SS au château au cas où les prisonniers, sous la torture, auraient fini par dénoncer les autres juifs. Ce furent les jours de plus grande appréhension passés là-bas.

4^{ème} de couverture :

[Photo]

Freddy Siegfried Glatt est né en 1928. Dessinateur, modéliste, représentant industriel et commerçant. Il est président de la Sherit Hapleitá-RJ (Association des survivants de l'holocauste), ex-président du B'nai B'rith-RJ, ex-président de la loge Herut-B'nai B'rit-RJ. Il a été longuement applaudi à la mairie de Niterói le 7 juillet 2016 et a reçu le titre de Citoyen d'honneur de l'État de Rio de Janeiro le 17 août 2017. Il a témoigné et participé à des centaines de conférences – dont 22 en 2017 – où il a toujours été acclamé par un public ému.

Les gens voyaient ces brutes en uniformes, défilant dans les rues, chantant et cassant les boutiques, marquant les synagogues et frappant les femmes, les personnes âgées et les enfants et détournaient simplement le regard, comme s'ils ignoraient ces scènes de lâcheté absolue. Certains applaudissaient et riaient aux éclats devant la douleur, la peur et l'humiliation de personnes comme mon père.

Ce fut ainsi, ce jour-là et sous cette forme que le nazisme se présenta à moi, dans toute sa splendeur : haine et irrationalité. Sa carte de visite rendait très claire la nature de ses intentions et les conséquences de son arrivée au pouvoir. Seuls ceux qui ne voulaient pas voir ne voyaient pas. Et l'Allemagne ne voulut rien voir.